POÈMENVRAC (II)

Frédéric Jésu

HAÏKUS

La plume griffe le ciel
et du nuage saigne
la première voyelle.

* * *

Un vent sans âge
pousse l'encre
sur la page.

* * *

Un peintre de bronze
trempe son pinceau dans le paysage
devant un cadre vide.
(Lac d'Orta)

* * *

Chaque nuit, dans le miroir,
une femme m'enjoint
de me taire.

* * *

Soleil trop jaune pour moi, bleu du ciel où je me noie engendrent ce vert sous mes pas.

* * *

Sous les chœurs de Monteverdi
les flocons en folie
tournoient dans la nuit.

* * *

Méditation sur le banc de pierre :
avions, oiseaux, insectes,
le vent se lève et les emporte.

* * *

Reflet des flammes
dans la neige fraîche.
Total silence.

* * *

Des traces et d'autres traces,
chacune a son orient
qu'efface la nuit.

* * *

J'ai rempli le verre d'eau.
Sur la table, il m'observe.
Il connait l'objet de ma soif.

* * *

Le soleil se lève.
Le soleil se couche.
Un seul soleil.

* * *

Le vent souffle
sur la montagne :
elle n'en a plus pour très longtemps.

ALIBI

- Nierez-vous encore
  d'avoir cherché à réfléchir,
  dans le miroir du ciel,
  les vieilles grimaces
  de votre impertinent visage ?

- Non, mais j'avais un alibi …
  (pour justifier ma quête)

- Un alibi ?

- Oui, celui de ne rien produire,
  rien d'autre qu'un reflet,
  rien d'autre qu'un texte,
  ou le reflet d'un texte.
  Observer, admirer, commenter,
  mais n'agir point.
  Impertinemment.
  Regarder bouger le monde
  et bouger avec lui.
  Imperturbablement.

SOLITUDE, SANS PRECIPITATION

Un corbeau a chassé
tous les oiseaux de la branche.
Méthodiquement.

Maintenant, il coasse en vain
pour attirer la pitié
sur sa solitude.

Après quoi…

Le soleil couchant
adoucit toutes les formes,
exalte les couleurs,
donne un sens à chaque silhouette.

L'Inde bruisse doucement,
active oh combien !
sans précipitation.

NOCES DE FOIN

Il y a un cri lorsque l'oiseau s'élève au-dessus d'un champ de blé qui est comme un texte, un texte inachevé d'invitation aux noces de foin d'un couple illégitime. Or je cherche ce champ, et je me guide à l'oreille. Fais-donc silence, belle Europe, pendant que je m'efforce d'écouter la chanson de ma destinée, qui n'est autre que l'écho de mes aveuglements.

(J'ai foncé jadis vers le cœur de cette Europe comme un globule impatient, zigzagant sur ses grandes artères embrouillées. Et j'ai vu que ce cœur était nucléaire, métallique en diable, trop souvent militaire. Qu'il irriguait des tissus brûlés sur leurs franges par les pluies acides des sanglots interdits, puis des poumons fatigués exhalant leurs dernières brumes chaudes. Et que, dans ces conditions, la peau des toits urbains hésitait à prendre le soleil et à vieillir sous sa menace.)

Quel brave petit village, quel paysage gagné par les feux de l'automne viendront-ils me délivrer les quelques dizaines de mots absolument parfaits qui me manquent encore pour atteindre les amis vaguement présents, les amis lointains, les amis absents – tous ces amis sous le nom desquels on inscrit « Faire suivre » en travers des enveloppes qui leur sont destinées ? Et pour adresser à chacun d'entre eux une convocation pas trop périmée aux noces de foin (ou peut-être de colza) qu'il reste à célébrer ?

COURAGE !

On peut s'employer
à gâcher du langage
comme les maçons
gâchent le mortier
pour modeler les murs
d'une maison où jamais
ils n'habiteront.

Courage, donc !
Frottons l'allumette de la souffrance
sur le grattoir du plaisir !
Continuons à faire jaillir
et à entretenir
le feu sacré !
Vieillissons bravement
sous le couvert de notre cerveau
de nouveau-né !

CAUCHEMAR D'AOUT

Tout est aimable et digne de confiance,
hormis soi-même.

Le diable est à portée de crucifix,
on ne sait plus qui prier.

Le taxi que l'on prend
n'a pas de chauffeur
mais ce n'est qu'au bord de la falaise
que l'on s'en rend compte.

Entre initiative et fausse route
on sent alors passer
le boulet du délire.

Pour finir, on s'installe de soi-même
sur la chaise électrique.
Et on invite le bourreau, sans façon,
à venir s'asseoir sur ses genoux.

CHALOUPE

Début du début,
fin de la fin :
les extrêmes disent
ce qui est su,
ce qui est dû,
ce qui est bu.

Ayant brûlé tous mes vaisseaux,
je cherche encore la côte.
Je nage sous les étoiles,
trop fier pour accepter
la moindre chaloupe.

Le ciel chavire dans la nuit,
la terre éponge l'océan
et derrière l'apocalypse
un enfant sculpte sa naissance.

Puis, dans l'éclat d'un mot brisé,
se déchiffre le circuit micro-imprimé
de tous les discours qu'il reste à tenir
jusqu'à la mort du processeur.

CYNIQUE ET INUTILE

S’installer cynique
au cœur du système
sur la tache aveugle
de ses contradictions.
Prendre de lui ce que je veux,
ne rien lui restituer.

Vivre inutile,
en funambule administratif,
les mains vides de copeaux,
le nez lunaire,
l’écharpe au vent,
en marge des logiques,
au-dessus de leurs lois,
postérieur à leurs ouvrages.

JOUR DE FETE

Sur les rives de la cruauté
(oh comme elle gagne les pontons !),
des merles sifflent et sautillent,
se réjouissant de voir le jour
malgré tout se lever.

Ténébreux, le col relevé,
un homme reste impassible et muet
face aux foules qui défilent,
des ballons dans les mains.
Il se rêve aristocrate,
détaché de tout besoin,
juste attentif au bruissement des mots
dans le buisson des phrases,
à la pure harmonie des résonnances,
et pour tout dire :
à la connaissance par le hasard.

Puis vient l'heure instable
où le voyageur s'éloigne vers un train
pas encore entré en gare,
trop affairé qu'il est à contourner la nuit.

La nuit des jours de fête.

LA NAPPE

Fausses splendeurs
d'un repas familial et nocturne
inauguré sous les étoiles,
éparpillé sous les nuages.
Les émotions, abasourdies,
rampent encore
sur la nappe.

Pour finir,
la pluie chasse les derniers convives
et trois vaches envisagent l'errance
entre deux rangées de candélabres.
La cire dégouline
sur les bouteilles vides
et minuit sonne au clocher
entre deux meuglements incrédules.

Au réveil,
le ciel a mis sa blouse grise,
celle qui rend studieux
les paysages.

ETAT DES DIEUX (dressé le 26 juillet 1995 sur la Mer Rouge)

Ni les déserts ni les siècles
ne font obstacle aux distances.
Les dieux comme les hommes
communiquent par téléphone satellitaire.
Les mythes ont leur site,
internet comme il se devra bientôt.
L'Olympe et l'Enfer ont l'air conditionné
(et des tarifs spéciaux).
Yahvé faxe ses consignes à Abraham,
et ce poltron les exécute.
Le syndicat des anges négocie un plan social,
il y a tant de messagers à recycler !

Shiva le sardonique
ricane devant son écran
et, fomentant ses meilleurs virus,
les injecte sur le logiciel de gestion
(fiches de karma, massacres cosmogoniques)
de ses trente millions de divins collègues
– dont quelques dieux africains déjà connectés.
Allah, Brahma, Yahvé
partagent aussi leur fichiers
et inondent leurs steppes domestiques
de pluies d'étoiles numérisées.
Le Saint-Esprit, propulsé en satellite orbital,
engrange pour le compte de la Sainte Trinité
l'ensemble des données transmises
par le réseau mondial des confessionnaux.

Chaque âme fonctionne comme un clavier :
quelques touches, un mot de passe,
la clé virtuelle du sacré.

Bilan : demeures des dieux climatisées,
anges annonciateurs au chômage,
l'Enfer est le supermarché de l'histoire,
les ruines s'y vendent en pièces détachées
avec une notice de montage rédigée à Babel.
Les rumeurs s'empilent dans les rayons
et les songes des dieux passent en code barre
à la caisse enregistreuse.
Sept jours sur sept, désormais.

TIBERIADE

Le lac est immobile, torride et silencieux.
Sous la brume, chaque jour son niveau baisse.
L'armée de l'air lance ses patrouilles
d'un bord à l'autre du miroir.

Les soldats transpirent sous leurs casques.
L'acier du stylo chauffe entre mes doigts.
Surtout, ne penser à rien :
nulle stratégie, nulle conquête.

Calme comme le lac, aussi vieux que ses berges,
je ne suis rien d'autre que curiosité,
peau tannée par les voyages,
corps aspirant à l'immobilité.

Mais le vent se lève,
il vient exciter la planète,
il rend les vagues menaçantes.

Allons, il faut se lever de même,
vivre et nager encore
jusqu'à la boue finale.

RETOUR AU KERALA

Assis à l'ombre près du bassin,
un vieil homme se souvient
de m'avoir vu passer
sous une autre dynastie.

Il admet que j'aie pu l'oublier,
avec son corps efflanqué,
ses yeux de sourd-muet
et sa bouche édentée…

Ce n'est ni venin distillé
par les manœuvres du Prince,
ni sueur arrachée
au corps de l'exploité.

Mais une goutte de temps a perlé
sur la pierre lisse du temple
et de nouveaux lotus ont fleuri
sur l'eau verte du bassin.

LAMOURAPURAM

« *Cherche l'utile de l'inutile,*
le raisonnable de l'utopie »,
me dit le forgeron de Kanchipuram.

Il tourne ostensiblement le dos
au brahmane du temple,
ce barman qui jamais ne rend la monnaie.

Nous sommes tous en quête
de camaraderies spirituelles,
mais le dharma ne console pas du karma.

Reste *internet*,
et mon bureau sera cette niche de granit
ouverte aux flots souterrains.

Le vent se chargera de l'ineffable,
ce vent sans âge
qui pousse l'encre sur la page.

ILE DE LA REUNION

Au matin échu les nuages
chargent le ciel d'ombres menaçantes
qui palpent les montagnes
et conquièrent l'horizon circulaire
dont les regards font leur toit.

Ici la mort est comme un leurre
qui renvoit les vivants
au silence nocturne de leurs origines.
Elle est comme une glaise
qui donne forme au destin
dans l'attente de sa réécriture.
Elle est comme le général de plusieurs armées
métissées à force d'avoir oublié
la nature de leurs guerres.

Et à l'école c'est rarement de leurs volcans
qu'aux enfants parlent les maîtres.

* * *

POINTE-A-PITRE

Rhum vieux dessous les cocotiers,
peaux blanches en terrasse,
peaux noires au service.
Crack et prostitution
sur le trottoir d'en face :
on peut à vingt ans
ne mourir que pour vingt balles.
Mondialisation du n'importe quoi,
les riches en bermuda
bronzant sous les tropiques,
les pauvres errant dans le RER,
sous neuroleptiques :
comment faire semblant
que tout est en ordre
quand l'ordre ressemble à cela ?

MADAGASCAR

Un œuf de quartz rose,
solitaire,
pondu on ne sait d'où,
dévale les flancs
de la colline sacrée
et plonge à l'aube
dans la rizière.

Un zébu,
d'os et de suie,
passe en flânant
et l'enfant aux pieds nus
glisse entre ses cornes
deux chaînes d'argent ;
lentement ils marchent
vers l'Orient.

Une femme
au teint de latérite,
libre et captive,
tend ses lèvres en souriant,
sa main avide aussi,
son poignet chargé
d'un lourd bracelet ;
elle s'en va mourir
sur la rive.

L'œuf, le zébu,
la femme et l'enfant
sont autant de secrets
au fond de la boîte.
Sur le couvercle sont gravés
un œuf, un zébu,
une femme, un enfant.

BRAZZAVILLE

Absurde escale.
Obscur scandale.
Abstrait dédale
équatorial.

* * *

NIAMEY

Pourquoi et comment,
au royaume de la sécheresse,
priver les enfants
du plaisir de se baigner
dans les eaux grises
du fleuve Niger
au motif que le plaisir, aujourd'hui,
peut, demain, les rendre malades ?

Le soir venu,
entre les piles du pont,
les enfants s'éclaboussent en riant
sous un nuage de chauves-souris.

DE MADRAS A BUCAREST

De Madras (un monde ouvert à la mort, éclatant de lumières-bruits-poussière de safran)
à Bucarest (la fièvre à ras de pavé, chiens en rut-flaques-enfances grises),
de l'Asie concrète et ascétique à l'Europe abstraite et enivrée,
d'un avion à l'autre,
du « oui jamais » au « non toujours »,
du « souvent par ici » au « parfois par là »,
du « je t'aime malgré nous » au « pourquoi pas s'il le faut ? »,
du thé des hautes pentes à l'alcool blanc des rases plaines,
je vais ouvert aux vacarmes et aux silences,
sans crainte et sans regret, comme chauve.

Post-scriptum :
hautes cuisses électriques, sans âge,
Babel des politiques animales,
funérailles du pire.

SIKKIM

Je me propulse sous la pluie
invisible et glacée
jusqu'à l'Hôtel Tibet de Gangtok
où le car m'a laissé.
J'abandonne valise et passeport
à un groom efflanqué
et je fonce aux toilettes
pour pisser tout mon thé.

Mon reflet dans le miroir
cent mille fois fréquenté
est un absolu non-sens,
une pure absurdité.
Du col de mon pull rouge et or,
aux mailles dépiautées,
aux couleurs de bouddhisme
patiemment délavées,
émerge un visage pathétique,
ahuri, un brin désorienté.
Refusant l'évidence de sa présence,
il découvre l'hiver au milieu de l'été.

Post-scriptum.
Les enfants indiens me disent « *hello* ».
Les enfants tibétains me disent « *goodbye* ».
Je ne sais que répondre.

KRISHNANAGAR

Levé à l'aube pour me rendre de Calcutta
à Chandernagor, une heure de route,
mais le chauffeur de taxi comprend : « Krishnanagar »…
Bleu visage d'un lapsus blues de quatre heures d'errance
qui fige chacun, témoins compris,
au carrefour des langues sans passerelles.
Le propre des colons navigants
était de se contenter de quelques siècles
pour faire oublier leurs sillages.

Alors : idée, envie, projet de tirer ma révérence.
D'une façon ou d'une autre : ne plus jouer,
ne plus faire, ne plus chercher, ne plus trouver.
Aller calmement sur les chemins connus
pour que l'inconnu me survienne comme vient la pluie,
avec la force, l'évidence et la nécessité
de ce qui ne dépend ni de ma volonté
ni de l'épuisante illusion qu'elle appartient au décor.

Epictète rôde à Chandernagor :
aller sans rien vouloir, attendre ou regretter,
laisser venir ce qui vient, surtout du ciel,
mais sans exclure la possibilité d'un parapluie.

(Retour à Calcutta par le même taxi.)

POST-TSUNAMI

Lourd ciel d'aluminium,
océan virant à l'indigo,
corps en sueur des pêcheurs
remontant leurs filets
comme tous les jours
de toutes les semaines
de tous les mois
de toutes les années
de tous les siècles
et même d'avant,
quémandant des cigarettes
et pointant sur l'horizon, en rigolant,
la promesse d'un nouveau tsunami
et d'un peu plus d'aide humanitaire.

A SUIVRE…

Je viens scruter le ciel
tout au-delà de toi.
Et je guette un soleil
que tu ne connais pas.
Oh reste sur la terre
pour le corps et le miel !

Vainqueur sans butin,
je suis ton abeille.
Je franchis un à un
les interdits de l'éveil
comme on viole une banque
pour ses trésors de sommeil.

J'ai chanté sur la plage
et la lune était folle.
Tu es ma partition,
je suis ta clé de sol.

LISEZ UN POETE ENTRE LES YEUX !

- Lisez un poète chaque matin :
  poète de l'épopée
  ou poète de l'intimité,
  comme il vous plaira
  ou selon les stocks,
  mais lisez-le bien entre les yeux !

- Aussitôt quelque chose surgira :
  venu du ciel
  ou venu des eaux,
  comme il vous plaira,
  un enfant avec un poisson-chat
  ou une tasse de café renversée,
  mais quelque chose se produira !

- Considérez maintenant ces conjonctions :
  pouvoir des mots
  ou encadrement des faits,
  mise en orbite des routines
  ou supermarché des songes,
  mais faites une pause au démarrage !

- Immobile est celui qui se presse :
  étourdi par les distances
  ou aveuglé par le temps,
  le soleil se couche à l'aube
  ou se lève au crépuscule,
  mais c'est à son zénith
  que la nuit voit le jour !

- Lisez un poète chaque soir,
  mais lisez-le bien entre les yeux !

SCORPIONS

Deux scorpions malicieux
se tiennent par le dard.
La vie les séparera peut-être,
mais jamais elle ne les fera s'oublier.

*

Ils interrogent la vieille montagne :
« Où sommes-nous ? Où allons-nous ?
Montre-nous ce qui se passe ! »
« Epais brouillard, profus désert »,
leur répond-elle. « Ainsi soit-il »,
acquiescent-ils en s'éloignant
ou bien en restant sur place.
Ce qui, dans le brouillard ou le désert,
ainsi qu'ils le comprennent,
finit par mener du pareil au même.

*

Deux scorpions malicieux
se tiennent par le dard.
La vie les séparera peut-être,
mais jamais elle ne les fera s'oublier.

L'ESPRIT CLAIR (BILAN)

J'ai l'esprit clair
et je ne pense à rien.
Je ne pense à rien
et ça ne change rien.
Les insectes tournent et tournent
et ce n'est pas un cauchemar.
Je vide verre sur verre
et je ne suis pas ivre.
Le tabac pousse et prolifère
et ma pipe fume sans le savoir.
J'écris des mots nus
et le papier ne rougit pas.
Les saisons passent et passent
et mon corps ne le sait pas.
Je hurle mes chansons
et l'ampli reste sage.
Le blues est électro-nucléaire
et la lune s'en contre-fiche.
L'eau se fait glace
et la glace ne réfléchit pas.
L'homme vit sa vie
et d'autres vies sont là.
Le vent souffle et souffle
et avec lui les papiers gras.
Je défie l'océan
et l'ouragan ne vient pas.

EN ROUTE VERS LE PRINTEMPS

L’enfilade d’hiver des trottoirs gris sans neige,
le décor mental en pénombre derrière les dentelles,
les chapeaux, les manteaux, les feuilles privées d’arbres,
et les chiens si soucieux de tenir à leurs laisses.

Les rendez-vous banals construits par téléphone,
les points de vue frileux sur la vie des serrures,
les négociations qui se tendent surtout par habitude,
et voici que peut-être je ne crains plus le printemps.

DEUX PROJETS

1) Se mettre en quête d'un temps
qui ne force pas la mémoire
mais la laisse s'étirer
comme un félin de l'aube.
Les étoiles pourraient tomber
et rebondir sur l'horizon,
ne s'y noyer qu'au matin
et puis en rire encore
à la nuit revenue.
Tout serait possible d'être,
et jamais accusé d'avoir été
au moment de reparaître.

2) Se loger au cœur de la bête
Après avoir craché sur son museau.
Afficher, cynique,
l'ambition d'une langue
qui ne soit pas du bois
dont on fait les gueules.
Affronter, caustique,
l'adversité des gagnants
en poussant ses pions sur le damier
dans le sens inverse de la marche
de l'Histoire.

IMPERTURBABLE

Aiguillon du temps,
tu te faufiles,
ombre sur le visage,
ride sur l'horloge,
avec un sourire
imperturbable.

Voyageur des sables,
tu agonises,
tapis de silence,
chemin sans étape,
avec un dernier souffle
imperturbable.

*

La déesse ne pleure plus.
Entre ses cuisses mouillées d'urine,
les dieux, toute la sainte cuisine,
sur son ventre n'iront plus se vautrer.
Plus d'ondes, cœur à plat,
le cerveau du monde
est en plein sabbat.
Imperturbable.

Comme les feuilles mortes
dans la cour de l'asile,
les mots entre les murs
dansent sans raison.
En retour, les branches trempent
dans le sang du ciel.
Les flammes, sans plus de raison,
s'attaquent aux rideaux.
C'est l'ouverture des grilles
de l'usine à brouillard.
Imperturbable.

RENAISSANCE DE LA MORT

Je viens à peine d'entrer, tout nu et tout fripé.
Je ne sais combien de temps le voyage a duré.
Je ne sais combien de temps le voyage va durer.

Autour de moi s'activent des silhouettes en blouse blanche.
Elles me sourient, me manipulent en tous sens, parfois me parlent.
Je ne comprends pas le sens de leurs gestes, ni même celui de leurs mots.
Quelque part en dessous de moi j'entends passer des voitures.
Je sais que ce sont des voitures.
J'ai appris à quoi elles ressemblent, ce à quoi elles servent.
Par exemple à transporter des corps.
Leurs pneus épousent doucement la chaussée, il faut bien aller ici ou là.
Mais les moteurs qui grondent disent que quelqu'un est pressé.
Pas moi. Je viens juste d'arriver, ou bien je m'apprête à partir.

Je suis bien où je suis, même si je ne sais plus ce que ça me rappelle.
Je reconnais les bruits, l'odeur du bouquet sur la table
– je devine la présence d'une table – et d'où viennent les voix.
Qui disent qu'il ne faut pas.

Je baigne dans la lumière de tout cela.
Ou dans l'obscurité de tout cela.
Il y a plusieurs fois que je sens tout cela
mais c'est déjà comme la première fois.

L'EXEMPLE DU CIEL

Le corps transparent
– spécifié par le langage
mais troublé par les mots –
l'homme, tout bien pesé,
porte en lui moins de mystères
que l'arbre ou que la pierre.

Ses actes le trahissent,
ses mouvements l'éloignent de lui,
son ombre le résume.
A son visage il s'efforce d'adhérer.

Oh toi qui me parle et me touche,
prend exemple sur le ciel !
Pose là tes mots et tes gestes,
laisse donc venir les étoiles et la pluie !

Post-scriptum
Les nuages traversaient le ciel
à une vitesse aphrodisiaque.
C'était alors d'un air absent
que ce ciel languissant
souriait aux vivants.
On sentait que de s'aimer
sous de telles auspices
pouvait naître l'espoir
d'une autre génération.

Mais au carrefour des projets
on signalait une collision.
Des sentiments à vif
jonchaient la chaussée…

DESCENTE VERS LA VILLE

L'œil cerné,
le cheveu hagard,
vodka-breakfast,
les lacets qui craquent,
les soviets sur la rive,
pop-démocratie en berne…
Bref : départ en bus à l'aube,
entre un chapeau tyrolien
et un gradé incertain ;
et, sur les sièges adjacents,
le voile d'une jeune veuve
et une vieille qui frétille,
se raidit dans les virages,
une saucisse plantée dans le cul.

*

(Et voici, pour mémoire et si besoin,
les alexandrins que chantent les uniformes
au passage des péages et des frontières :
« Vous pouvez bien chercher à crever dans un trou,
sachez que ce n'est pas un vrai souci pour nous.
Aux feuilles de vie éparses, aux dossiers si épais
il vous est demandé de ne toucher jamais. »)

*

La ville est tapie dans sa rumeur.
Ne remontent aux balcons,
dans un cliquetis de rumeurs,
que les échos vides des révolutions.
Egouts, trottoirs et toitures
célèbrent le déluge grisâtre
qui noie murmures et secrets
et célèbre les déceptions
quand revient l'aube opiniâtre.

*

Le vent rabat les cartons vides
sur le flanc des abribus.
De grands timides de dix-huit ans
passent en grelottant.
On leur a dit que leur souffrance était trop vaste
pour qu'ils l'explorent seuls.
Mais seuls ils sont, et la pluie s'en mêle.
De grosses gouttes s'acharnent
sur la vitrine du bar-tabac.

*

On trouve la ville folle :
de monstres elle est peuplée.
Ils passent, aveugles,
quêtant l'aumône d'une mandarine,
puis levant les yeux au ciel,
au-dessus de l'abribus,
vers les sens interdits.
Ô si aveugles au sens du sens,
à l'interdit de l'interdit.
On trouve la ville folle.

L’ENFANT, CAS SOCIAL

Sa trousse en baluchon,
l’enfant continue son périple.
On dit que sa langue n’est pas une,
mais on attend l’avis du concierge.
Sa grand-mère, la nuit venue,
compte les jambes sous les draps.
Avec ses petites nattes grises
et son ensemble cyclamen,
elle détourne à son profit
les allocations familiales.

L’AMOUR, CAS FATAL

Tu dis :
« Les mots ne sont que des vagues
et celle qui se tait
n’est pas celle qui divague. »

Mais noyée dans mes bras
tu prépares ton naufrage.
Là où tu veux aller,
les corps vivent sans langage.
Tout au bout de ton ventre,
tes cuisses battent comme des algues.
Et à frôler tes lèvres,
un poisson finit sur le sable.

JUGEMENTS SUR LE BLEU

Toute solitude est irrégulière.
Toute rencontre est improbable.
Toute ?
Solitude est probable.
Rencontre est régulière.
Rencontre et solitude,
au bout du compte :
jeu pur
et jugements sur le bleu.
Au bout du compte :
toujours le bleu,
même sur les tombes,
à cause du ciel.

*

Je suis le dernier qui passe,
celui qui jamais ne dit « je »,
un costume pour tout surface
et toujours aux marges des règles du jeu.
Sans jugements sur le bleu.

SERMENT

J’offrirai à ta liberté les cadres de ton choix.
Je serai à ton désir ce que l’urgence est à la loi.
Je te rendrai visite à l’heure de fermeture.
Je te déshabillerai au loin des devantures.

Etourdis et nus aux genoux l’un de l’autre,
tu seras ma prêtresse, je serai ton apôtre,
tu seras ma maîtresse, je dirai les patenôtres.

LE MUR DES DEVOIRS

J’ai traversé le mur des devoirs,
les mains nues, croyant savoir.
Je suis maintenant un long couloir.

Je suis ce que je suis,
avec mes habits noirs.
Les yeux couleur de nuit,
rôdant d’un pas hagard,
glissant sur les moquettes
du vieil aérogare,
je cherche un café crème,
j’attends un vol bulgare.
Le verdict s’affiche à l’écran :
trois heures moins le quart.

J’ai traversé le mur des devoirs,
pour demain plutôt ne pas savoir.

LES RISQUES DU METIER

A force d'écouter
des histoires de famille,
la colère des garçons,
la détresse des filles,
à force d'évoquer
toutes les hypothèses,
pire qu'oreille ou reflet
je ne suis que prothèse.

A force de lutter
pour ne pas dépérir
sur un tas de kleenex
imbibés de désirs,
à force de se taire,
minée par son écho,
ma voix est moins qu'une ombre,
je ne suis qu'un zéro.

CHANSON A L'ENVERS

Laissez-moi marcher,
laissez-moi tomber,
laissez-moi crouler
sous la terre.

Laissez-moi voguer,
laissez-moi sombrer,
laissez-moi couler
sous la mer.

Laissez-moi chanter,
laissez-moi danser,
laissez-moi aimer
en solitaire.

Laissez-moi écouter,
laissez-moi deviner,
laissez-moi parler
sans me taire.

Laissez-moi regarder,
laissez-moi déchiffrer,
laissez-moi dévoiler
l'envers de l'univers.

SOUVENIR D'ETRE

Le soleil, de sa langue rose,
vient lécher la vitrine funéraire.
Et mes épaules, au ciel,
haussent le souvenir d'être.
Je ratisse la nature entre mes bras
et la coule à mon caprice.
J'empierre le chemin des siècles
et dicte l'ordre des pâtures.
Ce qui verdit après moi
efface la cicatrice des labeurs.
J'arrache aux gris nuages
une poignée de sable.
De hasard il n'en est pas qui cimente
le cours de mes jours et celui de mes pas.

Il n'y a, pour finir, aucune cruauté
que l'intelligence ne puisse supporter.

SUR LA ROUTE *(NOTES AUX AIRES DE REPOS)*

Florange : la rouille ronge le moral d'acier.
Les hommes flottent, entre colère et détresse,
leurs pas claquent sur le trottoir de la solidarité.
Nouveau-nés inutiles, *De Profundis* de la presse.
On dresse encore des tables, mais il n'y a plus d'invités.
Les enfants des ouvriers se saoulent au vin de messe.

*

L'autoradio énonce le deuil.
L'essuie-glaces s'acharne sur les larmes.
Le clown ricane au cul du camion-cirque
qu'il renonce à doubler en haut de côte.
Une autre absinthe l'attend
pour une mort plus douce.

*

Pour traverser le monde, en somme,
avec tous ces visages que nous sommes,
il suffit de recevoir tout ce qui est
puis, en souriant, de ne s'en servir jamais.

*

Bilan d'un hiver très lent
dans l'immensité du blanc :
rien d'autre qu'une tache qui bouge
dans l'immensité du rouge
et qu'une aube qui étonne
dans l'immensité du jaune.
Ou qu'un minuscule espoir
dans l'immensité du noir.

*

La poésie,
c'est ce rêve qui colle à la paille,
comme un coucher de sommeil,
quand on se vautre dans la cabane,
cannibale fumant le cannabis.

JUDY CHICAGO

Qui est Judy Chicago
qui m'invite à cette table
triangulaire
où palpitent,
en guise de couverts,
trente-trois vagins
largement ouverts ?

Qui pourrait croire
que la froide céramique
attise tant d'ardeurs ?

Je tourne, je palpe,
je flaire les odeurs
mais ce n'est que la moite mort
du noceur.

PORTRAIT-ROBOT
(*Aux passants de la rue Petit)*

Il passe en bleu sous la pluie,
et la peau du trottoir colle à ses pas.

Il sait rêver tout haut,
et te montrer le vent du doigt.
Il est là pourquoi pas,
il n'est plus là tant pis.

Sa vie est une grande cage,
il s'y ballade en liberté.
Pas la peine de chercher la clé,
la porte n'est jamais fermée.

Mais s'il vient longer ton immeuble,
jeter du sel sur tes fusibles,
il te dira tour à tour
des tas d'histoires impossibles.

Il a nourri plus d'écrans
que ne le voulaient les images.
Il sourit triste à tes enfants
quand ils lui montrent les dents.

Il passe en bleu sous la pluie,
et la peau des murs lui colle aux doigts.

Ses projets sont les briques
où s'affichent tes projets.
Mais s'il faut longer des couloirs,
il voudra casser ton trajet.

Il peut tourner le dos
à ceux qui lui tournent le dos.
Et séduire dans la cage
ceux qui le gardent en otage.

Il a poussé sur la scène
des guerriers sans leurs armes.
Il a cueilli dans la foule
des fleurs de solitude en masse.

Pour peu que tu le conduises
d'un bout à l'autre de ta flèche,
tu n'auras bientôt plus d'adresse
et ta couronne plus de roi.

Il passe en bleu sous la pluie,
et la peau du ciel
s'offre
à ses caresses.

LES AVENTURES D'UN ARBRE

Je suis l'arbre cloué au sol
qui lance au ciel sa signature.
Les oiseaux la déchiffrent et s'invitent,
souvent la terre leur est cruelle.
Aux nœuds de mes branches et sans égard,
les vautours s'agrippent aussi. Ils scrutent
et ils programment de proches agonies.

Je suis le bois aux mains des pauvres,
rendues calleuses par l'étreinte des bûchers.
Je suis le ramage fier et confus
et qui, le soir venu, griffe la peau du ciel.
Nul de mon écorce n'ignore les songes
où se rechargent les mémoires.
Voyez ! Mon ombre n'est plus la mienne,
on s'y cache en paix en temps de guerre.
Le chacal y vient pister son lièvre.
La sente y file vers ses lumières.

Je suis la racine sous le mystère
qui puise le suc des météorites.
Mon savoir me vient d'un million d'insectes dorés
et de rhizomes en kilomètres,
de leurs cohortes grouillant sous les champignons.
Engourdi au matin par le chant des grenouilles,
je m'étire en l'humus cataplasmé de sève.
Je suis l'arbre cloué au sol
par les retours de prouesse de ses paraphes.

*

Je suis l'ami flamboyant,
je suis l'amant,
le cœur soudé au vent,
blotti sur le coussin de feuilles des confidences,
inquiet des avis de passage des décadences.
Sur la ligne de flottaison des souvenirs,
je vois briller, sourire, sourire,
ces chers jeunes hommes, ces fermes jeunes filles,
les ailes ouvertes : oubliées les chenilles !

Je suis l'ami persévérant, fidèle,
le chanteur de ritournelles.
Je prête ma voix aux sourdes luttes.
Mes mots se troquent en uppercuts..
Je suis le scribe aux doigts couverts de mouches
qui porte le feuillage à sa bouche.
Mes rêves viennent d'ici et puis d'ailleurs.
Du fond de la rivière je puise le meilleur.

Assis dedans ma tombe comme jadis sur mon trône,
je suis le roi déchu aux habits multichromes.
Mes pouvoirs s'amenuisent au boulier dynastique.
Mes attributs s'assèchent et virent au pathétique.
Là où est la fin se trouve le début.
Dans la forêt de mes projets je marche nu.
L'avenir me trouvera, pensif et impavide,
Lorgnant, loin des carrefours, le bel horizon vide.

Je suis l'homme végétal, libre de racines,
qui lance au ciel sa signature.

FÂCHERIE

Choqué
de n'être nulle part chez moi,
chassé
du jardin central – on me dit qu'il est « privé » –
pour cause de sieste végétale.
Ainsi exposé à tous les regards
– enfants, vieillards édentés, matrones
me demandent mon nom,
me montrent le lac
et commentent sans fin sa nature liquide.

Alors je me lâche, je me fâche :
très forte envie de me fâcher.
Contre les règlements et les nuages
et les poissons qui se font prendre
à l'hameçon de leurs visions.
Contre les puissants monomanes
qui énoncent et balbutient leurs lois.
Contre les faibles qui les respectent
par tradition et soumission.
Contre ceux et celles qui s'appliquent
à butiner cet ordre-là.

Je me fâche :
nulle part chez moi, chaque jour en colère.
En colère d'être encore en colère
d'avoir tant donné mais en vain :
du pain à qui me mord la main,
des fruits aux singes de la nuit,
de l'énergie aux endormis
et tous ces mots de pierre
confiés au fond des puits.
Si bien qu'à me taire
j'aimerais me résoudre
comme aux premiers jours de ma vie.
Restant pour toujours assis
sur le banc d'un jardin public,
je me ferais si invisible
que personne ne songerait
à venir m'en chasser.

EUROPE SUICIDEE

La gare est léchée par la nuit,
repeinte couleur réverbère,
résignée à laisser filer ses taxis
sous les briques et sous la pluie.

Dans les parages :
la concurrence entre les chiens
pour promener leurs punks,
leur faire pisser leur bière,
les river aux rives inondables,
les domicilier aux platanes malades :
de commentaires privés on se prive.

Et puis la route industrielle et commerciale,
les poids lourds polonais
et les chauffeurs slovaques,
ou bien l'inverse,
la viande livrée par des peaux burinées
à tous les marchands de viande,
les salaires sous-taxés,
les péages sur-dosés,
les bénéfices assurés
à tous les actionnaires,
l'Europe suicidée.

Entre traversée des vents
et forêts abrasées,
jadis on avait su se battre,
couper le bois pour les bateaux.
On se battra encore,
En choisissant pour cibles,
des bandes d'enfants errants,
éparpillés, graisseux,
errant sur les berges du fleuve,
sous les briques et sous la pluie
d'une Europe par deux fois suicidée.

FENÊTRE SUR NUIT

Une femme que l'on fait rire
pour défier la page blanche.

Une femme que l'on fait rire
pour conjurer la page blanche.

Quand l'aube vient enfin,
l'encre est répandue sur les draps.
Elle nous unit
d'un trait qui nous sépare.

Quoiqu'on professe,
et malgré les caresses,
la nuit reste sans promesse.

LA GOUTTE

La goutte de rosée perle
à la pointe de la feuille.

Elle se gonfle telle un fruit
de cristal jeune et chaste.
Le monde en elle se reflète en entier
jusqu'à s'y concentrer.

On ne comprend goutte à ce qu'ainsi lestée
elle hésite tant à s'écraser au sol,
à gagner sources, ruisseaux, tuyaux et océans.

Mais nous savons tous une chose :
c'est qu'une fois la chute décidée,
rien ne peut l'arrêter.
Aucune force n'y peut rien.
Seul compte le terrain.

La goutte de rosée quitte
la pointe de la feuille.

La chute est belle
quand elle est acceptée,
et tout ce qui indique une fin
indique aussi un début.

LIBRE ET INSOUCIANT

Quand nul n'aura plus besoin de moi,
que nul donc ne se souciera de moi,
je m'éloignerai tranquillement,
enfin,
oui, enfin délivré
de toutes ces promesses
et de tous ces rôles
jadis tenus par conformisme
ou juste par lâcheté.

Je marcherai sur les chemins glacés,
libre et insouciant,
et la nuit me prendra
quand elle le voudra bien,
dans un ultime baiser
si longtemps attendu
que j'en tomberai à genoux.

Puis, le nez dans la neige,
je m'endormirai à jamais,
libre et insouciant,
comme au bas d'une page blanche.

LES JOUETS DES ENFANTS

J’ai jeté par poignées
à minuit en plein vent
dans le froid de juillet
les jouets des enfants.

Sa majesté l’objet
vote sa mise à mort.
L’officiant, désolé,
n’a ni raison ni tort.

Calme comme il se doit,
repêchant un crayon,
j’ai respecté la loi
mais cueilli le rayon.

Que vienne le matin,
que brille la chaussée,
sans chagrin ni dédain
tout sera oublié.

Ce qui fut ne sera
et chacun s’y résout.
C’est condamné à ça
que j’attends le mois d’août.

DE QUELQUES SOURCES D'INSPIRATION POETIQUE

La conscience de voir
se donne d'abord
comme conscience d'aveugle
pour mieux se révéler ensuite
comme l'énergie nécessaire
au rêve social
de la poésie d'un reflet sans miroir,
au chantier jamais clos
du possible.

Mais la route est prise…
Il faut marcher et marcher encore
jusqu'au point où s'éclaire
la cause obscure
pour laquelle on l'a prise.
Puis lever le front au ciel
et saluer sur le seuil
le corps qui penche,
l'esprit qui flanche
de l'homme qui grince puis se tait.

« J'ai un mort sous la conscience »,
dit alors le poète en fumant son biberon.
Mais il ne dit rien qui ne puisse s'entendre,
ne montre rien qui ne puisse se voir.
Coincé entre ses archives et ses intentions,
il plaide avec ferveur pour le changement
et, dans le même souffle, il soutient la continuité.
Il plonge le temps des cerises
dans un bocal d'eau-de-vie.
Soudain le réveil matin annonce
que l'heure est venue de se taire
et, pour le poète, de fumer sa brosse à dents.
C'est l'heure médico-sociale
où les morts reviennent flotter sur les consciences.

PUNITION DE LA FARCE

Une encre farceuse
me tire vers l'enfance,
vers la tentation du défilement
des images d'autrefois.
Pauvre petite tête de piaf
en butte aux instruments de sa torture,
anxieuse d'astiquer le fouet
qui saura la faire danser
au pied du tableau noir…
et qui la fait danser
depuis des lustres.

La farce s'arrête là.
La nuit venue,
je repousse sans pitié
les petites ombres qui piaillent
dans la cour de récréation
mangée par la pénombre.
J'interdis tout chahut
avec la lune.

LE BOIS

Le bois connaît l'histoire,
mais c'est la flamme qui la raconte.
L'histoire parle du loup,
mais surtout de qui l'a vu,
de qui en parle.

Le bois se tait.

Immortel, ou c'est tout comme,
il se moque bien du loup.

Il n'en fait qu'à sa cime,
s'offre au bûcheron,
au charpentier,
au menuisier,
au pyromane.

Il finit parfois cercueil
ou matière à bûcher.

LA BÊTE

Assis en plein cauchemar
sous l'haleine pestilentielle du monstre,
au bord de son gosier,
ses dents sont comme les barreaux
de mon ancienne et future prison,
j'ai tant vécu, tant voyagé,
que me voici de nouveau assis
au bord du gosier de la bête.
Je sais que je vais bientôt y retomber,
et qu'il n'y a personne
pour le croire ou l'éviter.

Je connais cette chute,
jadis je suis déjà tombé,
je sais que je ne tiens qu'en m'accrochant
à ce délicieux brin d'herbe.

VIVE LA GUERRE !

Du Koweït au Kosovo,
de Kigali à Kinshasa,
les virtuoses de la *Kalachnikov* –
rangers rangés bien en rang,
battle-dress dans le *dressing room* –
se traquent à coup de trique,
et truquent tout ce qu'ils troquent
(*mais assez joué avec les mots* !).
Puis ils s'enivrent à froid,
boivent la haine à plein goulot.
Sous l'effet d'une atroce sobriété,
ils voient tout en double :
les massacres aussi sont dupliqués :
et s'organisent désormais
de chaque côté de la frontière.

Aussi, franchissant l'informulé
au moyen de passeports périmés,
ces combattants semeurs de mines
– voyez leurs sales mines de combattants ! –
savent ne rendre disponibles
sur le marché noir du désir
que mensonges et missiles,
bras de fer rouillés,
cernes et rides bafoués,
larmes et viols ineffacés.

Sur leur passage, des ponts détruits, aussi,
ce qui signifie :
la profusion des devis
des marchands de béton
– béton armé comme il se doit.

Poètes, stratèges, écrivains,
conseillers, exégètes, penseurs
tous à vos plumes,
dans le sang ou dans l'encre
dans le sang d'encre trempées !
Quelles sont donc les meilleures
de vos inspirations ?
Quelles nouvelles sur le front
de la divine reconstruction ?

INDIFFERENCE A LA REPONSE

Indifférent au thermomètre,
au temps qu'il fait,
tout comme au chronomètre,
au temps qui passe ;
indifférent aux latitudes,
et aux distances,
tout comme à l'altitude,
aux avalanches :
logé dans ma niche,
le nez au vent,
j'écoute les arbres
se taire sous la lune.

Appréciable insouciance…
Compréhensif.
Réflexif.
Pensif.
Après quoi …

Assis sur un banc,
une question informulée
assise à mes côtés,
la réponse me vient
– que je n'attends pas –
de tous les coins du ciel.

« T'ES QUI, LA ? »

Piètre petit baladin,
je déclame un poème
aux formes de la vie,
à ses forces aussi.
Derrière mon dos
règnent les massifs
aux sommets chenus,
blancs toujours,
toujours plus blancs,
de neige et de lumière,
comme des vieillards immortels,
très sages et très froids,
sous les nuages incantatoires.

« T'es qui, là ? »
siffle encore la scorpionne.
Et je dois me souvenir
que je n'ai pas eu le courage
de vivre l'aventure
cruelle et passionnée
avec cette fleur de banlieue
cueillie au seuil sacré
de mes dix-sept ans.

M'aurait-elle attendu
si je l'avais attendue ?

Piètre petit baladin,
je déclame un poème
aux formes de la vie,
à ses forces aussi.

SACRIFICE

Je t'ai donné ceci, qui est la vie.
Je te reprends cela, qui est la vie aussi.
Voici des chaussures, pour marcher plus loin,
et puis, juste après, pour me botter le cul.

Mais je reste pieds nus, les lacets à la main.
Je ne suis que le chien de mon chien.
Et j'attends, devant la niche,
le gros serpent noir qui viendra m'avaler.

Post-scriptum 1
Les chaussures neuves
parfois cassent les pieds
et font marcher les marcheurs
à la façon dont les chiens
promènent leurs maîtres.

Post-scriptum 2
L'orage qui vient fouetter les arbres,
les bâtis et les hommes
est la vision d'agonie
du chien du bûcheron
mordu par cette vipère
qu'aura rendu folle
le soleil impitoyable de la veille.

QUATRE FORMES DE DESESPOIR

La chair reste active
lorsque l'esprit capitule.
Tel est le bienveillant mystère
du pouvoir de la vie quand il s'impose.
Narquois, désespéré,
moins privé de la tentation
que du courage du suicide,
constatant cependant la catastrophe,
les pieds dans l'eau, la pipe au bec,
le bulletin météo en poche,
on ne survit alors que par paresse.

Se retirer de l'histoire
et se replier sur une géographie
moins secrète que discrète,
hors d'atteinte des agitations.
Présent, actif peut-être,
presque par inadvertance,
sans simuler ni s'offusquer
de devoir aller contre ses pas.

Gonflé de trop de louanges
hypocrites,
le dossier encombrant n'aspire
qu'à cela :
disparaître enfin et à jamais
de l'étagère.

Justice en loques,
mottes de terre sous la pluie,
tout est déchiqueté.
Et les yeux sont sans larmes,
les rides sans retour,
les plissements sont d'horreur
quand se déchirent ensuite
les pages du grand livre,
pourtant profus,
de la vie usurpée.

CLOCHARD MENTAL

Clochard mental
errant
sur les trottoirs de sa vie fantomatique,
se protégeant le visage – réflexe –
à l'approche d'une caresse,
et découvrant,
dans l'attente d'un rebond,
que tous les ressorts sont cassés.

Clochard mental
craignant
de ne plus être capable
d'être encore capable
– planté au bord de la route
et regardant
passer sa propre histoire –
de pouvoir y prendre part.

TOUT EST LA QU'ON CROYAIT PARTI

Le feu d'une chanson
brûle longtemps encore
après que tout soit éteint.
C'était d'amour ou de haine
mais la force est toujours là,
intacte,
quand tout est consumé.

Des cordes de la guitare et du piano
sourd une émotion brûlante
qui conduit le désir
des profondeurs du corps
à la surface de la peau.

La voix gronde, tremble et se casse.
Les yeux brillent et se plissent,
ils ne sont pas loin de pleurer.

Tout est là qu'on croyait parti,
qui est parti mais reste au cœur,
s'immortalise entre chair et souvenir,
et souvenir de la chair.

Et d'un regard et d'un soupir,
tout est là qu'on croyait parti.

BOUQUET D'OXYMORES

S'imposer d'être libre ?
Se battre contre la violence ?
Crier pour imposer le silence ?
Mentir pour faire advenir la vérité ?
Se contraindre à vivre sans contrainte ?
Se dire et se montrer hostile à l'hostilité ?
Répartir inégalement pour établir l'égalité ?
S'humilier en quête d'estime et de respect ?
Exclure en douceur les ennemis de l'inclusion ?
Se montrer exigeant pour faire valoir l'indulgence ?
Assister celui ou celle qu'on veut rendre autonome ?
Se montrer intransigeant pour instituer la souplesse ?
Rester longtemps seul pour promouvoir l'intérêt général ?
Brandir les attributs de l'autorité pour casser les hiérarchies ?
Jouer le jeu du « je » et de sa vanité pour conduire vers le « nous » ?

Cueillir et collectionner les oxymores, les disposer en bouquet, pour mieux en illustrer les impasses ?

HOMMAGE A LA NEIGE (1)
ON DIT ICI QUE C'EST LA NEIGE

Le ciel s'effrite,
on dit ici que c'est la neige.
Le voile qu'il dépose,
entre nuages et reliefs,
s'enroule entre mes jambes
et fige mes épaules.
Chaque pas fait trace,
chaque trace témoigne
de là où je ne suis plus.
Le chemin nait d'une autre volonté,
il condamne l'immobilité,
se donne des airs d'éternité.
Il est sans avoir été,
ne sera plus où il était,
on l'a tracé pour l'oublier.
Nul, ni moi, n'y va nu pied.
Nul, ni moi, n'y laisse d'empreintes.

Le ciel abdique sur la combe
– soupir de la vallée, paillettes givrées.
On attend les étoiles
qu'il jette par poignées.
Il n'y a plus de jambes,
le sol monte jusqu'au cou.
Chaque pas fait masse,
chaque place est la même.
Plus de chemin ni de volonté,
il ne faut plus hésiter
ni croire qu'on est arrivé.
La forêt ne fait qu'une bouchée
de ce que l'on a été :
elle n'a cure de l'oublier.
C'est alors que le ciel
recommence à s'effriter,
on dit ici que c'est la neige.

HOMMAGE A LA NEIGE (2)
LA NEIGE A LES MOYENS DU CIEL

La neige a les moyens du ciel.
Elle enveloppe l'immensité du paysage
et colle à chacun de ses reliefs
comme une robe moulante sur le corps d'une femme.
La neige nettoie tout, conserve tout,
elle conserve la forme de tout.
Plus elle est abondante et plus elle efface.
Sa mission est exemplaire et ses méthodes égalitaires.

Comme la neige, ma tâche légitime
est de m'effacer en tant que tache.
Comme en ce dessin de la main qui se gomme,
je suis cette main qui, au bout de son rêve,
doit admettre qu'elle n'est que dessin,
sans autre dessein que d'être ce dessein-là,
auto-promis à son propre effacement.

La neige a les moyens du ciel.

HOMMAGE A LA NEIGE (3)
ALCHIMIE DE LA NEIGE

Briser ne prend qu'un temps.
Effacer, tout le temps qu'il faut
(c'est pourquoi souvent je m'installe
là où tout s'efface).

La neige est une alchimiste patiente et obstinée.
Elle prend les reliefs tels qu'ils sont
et s'emploie, un milliard de flocons après l'autre,
à les faire disparaître sans même les toucher.
A la différence de la gomme, qui supprime ce qui est,
elle s'ajoute en douceur à ce qui est sous elle.
La même main qui saisit et active, destructrice, la gomme
abolit la neige dans la paume au motif d'admirer sa texture.

Reliefs éternels légués par devant la mémoire,
routes ambitieuses tracées à bras d'hommes,
sentiers d'occasion ouverts sous mes pas :
tout s'efface.

Puissantes maisons coiffées de larges toits,
affables appentis où reposent les outils,
longs murgers serpentant entre les pâturages :
tout s'efface.

Projets sans fin à même la terrasse,
bancs de méditation posés face à la bise,
joujoux d'enfants oubliés en novembre :
tout s'efface.

Comme le tabac avant la cendre,
comme l'orgueil avant la chute.

Post-scriptum.
« Il faut cesser de cesser de tomber »,
demande-t-il à la neige
en un milliard de prières
à un milliard de flocons.

LES SOUCIS DES SOUTIERS

Les eaux s'agitent comme il leur plait,
au gré du vent et sans compas.
Elles créent du désordre dans la soute,
et des soucis aux soutiers
(jadis aux canonniers,
en cas d'amarres mal assurées).
Les vivres sont chahutés,
on s'exaspère autour des caisses,
du côté du ventre, tout en bas.
L'alcool et le tabac ne sont pas en reste,
on est marin ou on ne l'est pas.

Là-haut, sur le pont, sous les mâts,
les embruns fouettent les corps
et salent les paupières.
Mais les yeux restent ouverts,
fixés sur l'horizon, pilotage oblige.
Il faut tracer droit au cap :
le bateau a des délais
que la survie ne connait pas.
Pas question de se laisser distraire
de la question du trajet.

Négoce ou conquête,
qu'importent les soutiers !
C'est ainsi qu'il doit en être :
toujours complaire aux armateurs
et transcender les tempêtes
quoiqu'en pensent les étoiles.
La condition humaine
s'accroche aux bastingages.

LA PREMIERE PHRASE

J’ai peur.
J’hésite à tracer
la première phrase.
Je refais du café.

J’observe mon stylo.
Il est comme un ennemi
qui rôde et rampe
sur la page blanche.
J’entends mes personnages
qui s’approchent
et se gaussent
et réclament du café :
pas de sucre,
un peu de lait.

Le moment est venu
de tourner des pages
qui ne sont pas encore rédigées.

NOUS CONTRE UN ?

Non, je ne rêve plus d'une émancipation solitaire,
indifférente aux écroulements du monde,
aux confinements totalitaires des solidarités.
Et oui, mes vêtements délavés, rapiécés, futiles
sèchent désormais à la chaleur du *nous* ;
mais est-ce un *nous* qui contraint ?

Un *nous* contre un ? Pas si simple…

Le poète ne suffit pas au poème.
Il lui faut une tension, une inspiration,
une raison de pénétrer sous la peau des mots,
un destinataire au moins, si possible anonyme.
A quoi bon explorer les abymes, titiller les vertiges,
si ce n'est pour remuer le fond des évidences,
décortiquer les apparences, dynamiter les silences
et s'offrir à autrui, à l'attention d'autrui,
juste avant les confinements et les écroulements ?

MOU & FLOU

Par la pluie des tropiques,
le papier mollit sous le stylo
et l'encre s'y imprime plus vite que les mots,
que les idées qui s'en saisissent.

Il est ainsi des lieux où ce qu'on pense
s'écoule à la surface de ce qu'on vit.
Des lieux si flous que rien ne semble important
mais où le moindre faux pas peut s'avérer mortel.
Où les vagues viennent cogner, narquoises,
le pied des sépultures
Où les phrases définitives
se perdent dans les embruns
Où les chiens errants passent,
toutes babines dehors,
à la recherche d'un immédiat qui se ronge
pendant que le vent du large
vient nous brosser les tempes.

DE L'HUMILIATION A l'HUMILITE

De l'humiliation
à l'humilité :
ce qui pourrait me blesser
me soulage,
plus je devrais avoir peur
et moins j'ai peur.
Je suis libre dans cette cage
que je tiens à la main.
Je flotte et je sifflote
au cœur de l'oppression.
Et ce que je m'apprête à imprimer
ne me fait plus d'impression.

DEPARTS

Je ne peux vivre sans aimer
mais je ne reconnais plus l'amour
sous la forme où, l'ayant dispersé,
je guette son retour.
Plus je m'expose et plus je suis caché.
Plus je me cache, plus je suis exposé.
Je voudrais donner pour n'être gratifié
que du plaisir d'avoir donné.
Mais ce cadeau me colle à la peau.
C'est comme si je m'en allais
juste après mon départ.

Une femme me donne,
comme preuve d'amour,
la primeur de l'amour
qu'elle vit avec un autre.
Puis elle m'offre son corps,
dont je préfère m'absenter.
Les mouettes ont beau crier,
il n'y a plus de bateau sous leurs pattes,
même plus d'eau sous les bateau,
ni de quai d'où se jeter
pour mieux se noyer.
Et c'est comme si je m'en allais
juste après mon départ.

DEROUTE

J’ai vu les civilités brutales
qu’une civilisation de brutes
couvre de ses voiles.
Et les yeux fardés de la veille
guetter le moment précis
où je me lèverai pour prétendre
que je ne peux plus le supporter.

J’ai mendié pour ma lutte
des mots de soutien
qui ne sont pas venus
mais subi une avalanche
d’injures inattendues.

Puis je me suis blotti
au fond du vieux taxi,
sans souci des faubourgs de poussière,
des chemins rouges percés de flaques,
des enfants entassés tout au bout des impasses.

Déposé, dévasté, à l’Hôtel de la Gare,
j’ai demandé un café et me suis assoupi,
la cuillère à la main.

MODERNITES

Commerce et concurrence, sécurité et intendance,
nouveaux principes d'encadrement de la pitance
versus vieilles pratiques chargées de sens :
on a l'Europe que l'on demande,
ni folles ni charognes, les bêtes ne sont que viande.

*

Salaire de la peur : celle d'être licencié.
Salaire de la menace : ton poste n'est pas ta propriété.
Salaire du chantage : combien les roumains sont-ils payés ?
Salaire de l'épuisement : pas le droit de vaciller.
Salaire du désespoir : comment vais-je y arriver ?
Ressources inhumaines.

*

Mon avatar a rédigé un essai virtuel
qui rend public le secret de la fin du monde.
Le secret est côté en Bourse,
mon avatar fume le cigare
et la fin du monde peut enfin commencer.

*

Des milliers de policiers surveillent des milliers d'internautes,
épluchent leurs courriels et leurs blogs, et compilent leurs notes.
Ne dramatisons pas ce fait et, plutôt que d'hurler à la censure,
mesurons tout l'honneur d'un si vaste comité de lecture !
Il est bon qu'à quinze ans, raturant un poème d'amour,
on soit lu de si près, de si loin, lorsque tombe le jour.

« *JE VEUX ENTENDRE VOLER UNE MOUCHE* », DISENT-ILS

Martial et matutinal,
juché sur son estrade,
accroché au micro,
le grand chef national exige :
« *Je veux une école du respect*
où les élèves se lèvent
quand le maître entre en classe. »
Peu de professeurs s'en offusquent,
leur autorité ne tient plus qu'à ce fil…

Que les élèves s'abaissent
à se lever sur ordre
ou que les mouches se mouchent
à deux ailes du drapeau,
à qui au fond cela importe-t-il ?
L'oxymore s'oxyde et s'asphyxie
dans les miroirs aveugles
où le grand chef en vain
s'enquiert de son pouvoir.

Un jour viendra,
j'en mets ma main à la craie,
où les enfants s'élèveront sans permission
et où les maîtres viendront s'asseoir
devant des classes vides.

KALEIDOSCOPE

Etonnante, fidèle et douce planète
dont les doigts de fer caressent en chantonnant
le dos futile de l'humanité.
Celle-ci roucoule et tremble et saigne
et contemple incrédule son avenir
comme au travers d'un kaléidoscope
qui la montre rutilante, dégingandée, stupide,
le nez plongé dans ses ruines,
les yeux dans ses journaux,
et demain matin ce sera déjà le soir
et demain soir ce sera déjà la pluie
et nous irons nous coucher,
une migraine cosmique aux tempes
pas même apparue que déjà annoncée.

Même des sandales de plomb
peuvent concéder le pouvoir de fuir
le désastre qui s'approche
aux ailes de l'imagination.

RESISTER AU PIRE

Lèvres cousues d'où rien ne passe
que la haine et le crachat,
yeux ouverts sur le rapt et le viol,
mains impatientes de faire couler le sang,
ils rêvent d'une Europe mise au pas
et nettoyée jusqu'à l'os
de tout ce qui ne leur ressemble pas.

Ce sont les intermittents du cauchemar,
les hordes furieuses d'un avenir
qui vient hurler à vos oreilles.
Ils vont bientôt frapper à vos portes,
briser vos fenêtres si vous n'ouvrez pas.
Ils seront dix milles en janvier,
beaucoup plus en juillet.

Il nous faut résister,
déflorer les fermeture-éclair,
mettre à nu leurs mensonges,
raconter nos vieilles cicatrices
et, sur nos espaces réunifiés,
abolir leurs douanes mortifères
et leurs projets barbelés.

LE REVE DU GUICHETIER

Je ne vis pas : je suis vécu.
Je suis une sorte de guichet.
Chacun peut venir s'accouder
au comptoir de mon utilité.
Voyez-le, si joliment lustré
par les traces de frottement
qu'y ont laissé au fil du temps
des milliers et milliers de passages !

D'épais registres tapissent mon antre,
mon gîte bureaucrate..
Ce sont autant de combustibles
qui seront convoqués et sacrifiés
au petit jour de ma crémation.
Les cendres parsèmeront la neige
et, au printemps, les bosquets agiteront
les vertes pousses de leurs branchages.

Celles et ceux qui auraient pu m'aimer
de derrière le guichet
entendront, comme un murmure,
le souffle éternel leur chuchoter :
« En voici un que vous aurez vécu ! »

TOUT CESSE SANS CESSE

Poisson tout juste pêché, oublié,
agonisant frétillant si près de l'eau ;
oursin pêché de même et palpitant
dans l'attente d'une improbable caresse ;
soldat resté seul sur le quai de la gare
bien après l'heure du départ pour le front ;
femme au rictus figé par la nostalgie
de ce que fut son sourire sous le voile ;
impasse absolue, exaspération intacte.

Poisson sur le gazon des solitudes urbaines ;
ombres qui passent en maugréant
et en jetant leurs menaces
par-dessus mon épaule ;
des mains se tendent autour de moi,
en quête d'aide,
mais d'aider à recevoir les miennes restent vides.

Trop vieux pour paniquer
mais pas assez mort pour vivre en paix :
que faire ? et comment ne rien faire ?

Pas le droit de disparaître,
couché insouciant sur un lit de fougères :
tout cesse sans cesse.

TROIS VERSIONS NOIR ET BLANC

J’ai comploté sous toutes les formes du blanc
pour mieux tremper mes lèvres au plus noir de la coupe.
Pas de traces de sang sur le drap de la neige,
mais une main fébrile cherchant le corps obscur :
version noir et blanc du désir frissonnant.

L’encre veut s’imprégner au profond de la page
et l’eau coule à grands flots sur les laideurs du temps.
Pas de traces de dettes sur mon front innocent
mais le sel de l’amour sur le charbon ardent :
version noir et blanc du devoir aboli.

Rendu au carrefour des trois chemins de crête,
ivre de givre sous la lune veuve, j’écrase la boussole.
Pas de traces de pas sur le sol immobile
mais l’éclat des possibles au beau milieu de mes sourcils :
version noir et blanc du passé qui m’attend.

L'UN ET L'AUTRE

Personne ne sait rien,
personne ne sait tout.
Reflet de la personne :
c'est la cause des ombres,
ce pourquoi en plein jour
divorcent le Sujet
et ce qui lui ressemble.
C'est la cause de tout.

L'un sait bien qu'il s'ennuie
et l'autre qu'il désire.
L'un dit qu'il ne veut rien
et l'autre qu'il veut tout.

L'un rôde sur les quais
et l'autre sur ton cou.
L'un dit qu'il ne veut rien
et l'autre qu'il veut tout.
Au premier les devoirs,
au second l'or du fou.
Au Sujet l'ordre instable,
au fou tes baisers doux.

Ce soir les amis partent,
la vaisselle est en vrac,
l'un de moi la casse,
l'autre de moi la ramasse.
L'une de toi prend place,
l'autre de toi m'enlace.

Au carrefour on s'avance,
ombre et Sujet mêlés.
Au feu vert on diverge,
confrontant les projets.
L'un dit je veux l'ascèse,
l'autre dit je veux mon aise
et pénétrer le corps
de celles qui me plaisent.
L'un dit qu'il ne veut rien
et l'autre qu'il veut tout.

IL SERAIT TEMPS…

Il serait temps :

- de ranger mes papiers et de tourner la page ;
- de rendre ce que j'ai reçu et de combler les vides ;
- de planter quelques mots en prévision du solstice ;
- puis de creuser mes joues d'un silence inédit ;
- d'en finir avec le fond pour retrouver la forme ;
- de laisser le corps libre de choisir ses refus ;
- de franchir par mégarde les barrières imbéciles (et tristes) ;
- de retrouver ta bouche derrière les essuie-glaces ;
- de rejoindre le métro en passant par ton lit ;
- de boire toujours le thé à l'ombre de tes bougies ;
- de fuir les monastères au motif de tes glycines, de tes cheveux et de tes cuisses ;
- d'oublier les parchemins pour te coucher sur l'autre page.

DEPART POUR NULLE PART

Zoner dans le transit de soi
vers absolument nulle part
pour que toute part soit possible,
dès le départ,
avec nulle autre destination
que là où l'on est déjà,
c'est-à-dire : déjà ailleurs.

Un départ absolu vers cet ici-même
avec la certitude d'y être totalement
et de n'y être déjà plus.

Tout est là, donc ici-même,
cela ne se discute pas, il faut y être,
entre les objets complexes qui te lâchent
et les objets simples qui te tiennent en laisse.

Mais l'horloge centenaire
n'oublie pas de sonner :
« Vois, la journée est passée,
qu'as-tu fait des promesses de la veille ? »

EXASPERATIONS

Face à la routine des arguments, des références,
face au surplace des considérations sur ce qui fut et sera,
face au sillon de la répétition des situations et des concepts,
face au toujours et au même :
exaspération.

Face à la laideur systématique qui vient griffer la laideur du matin,
face au parti-pris du rejet et du déchet,
face aux flaques qui n'en finissent pas de sécher,
face à la violence de l'encore si navrant :
exaspération.

Face à la mauvaise foi, à l'incantation commerciale,
face aux grincements, aux moqueries, aux croque-en-jambe de l'arnaque,
face aux dents jaunes du mépris,
face au plaisir de ne rien faire ou de mal faire,
et surtout de jouir de l'impunité :
exaspération.

(Silence, on tourne.
Le moulin attend sa farine.
Et ça frotte, inévitablement :
exaspération.)

DOUBLE VITESSE

Les gens comme moi s'aèrent dans le RER
– fourmis tacherons dans les bas-fonds urbains, eau de toilette à trois sous –
pendant que les belles personnes
– oreilles propres, *smartphones* dernier cri, horaires confortables –
se dandinent dans les galeries de surface.

Les uns crapahutent, nez gelés, quai bondés,
captifs des retards ferroviaires institutionnalisés,
transpirant par les aisselles ou par les pieds.

Les autres remontent une mèche argentée,
plaquée par la clim' sur leurs beaux fronts bronzés.
Ils ajustent leur lunettes à monture de tungstène
pour mieux contempler quelques tableaux rares et raffinés,
tout ce qui fut sauvé des flammes des révoltes populaires.

Ils flânent.
Je cours et je tempête.
Ce n'est plus « marche ou crève ! ».
Ici, dans le RER, marcher c'est crever.

LE FILTRE, MODE D'EMPLOI

Il faudrait qu'un filtre mental approprié
retienne en amont du temps qui vient
tous ces fragments de perception et de pensée
qui troublent le clair courant de ce qui, étant, va.

Un filtre que l'on dévisserait d'un geste souple
chaque fois que nous insupportent ces idées crapules
qui nous saisissent aux basques pour nous forcer
à nous agenouiller et à sombrer
dans le flot des préoccupations sans but et sans fin.

On décrasserait ce filtre de temps à autre,
ne conservant pour tout souvenir
et pour l'édification de la belle jeunesse,
que quelques cristaux d'horreur,
quelques bouchons de graisse.

Revigorés par l'efficacité de cette station
d'épuration des idées grises,
on s'éloignerait en paix, suçotant des brindilles,
entre ajoncs et genêts, sur le chemin de crête.

Il n'y aurait plus d'eau que fraiche et frissonnante,
épurée des mousses civilisationnelles.
Il n'y aurait, pour guider son cours hors des impasses,
que l'ordre nécessaire à la meilleure des pentes.

GINGEMBRE

Peut-être l'éternuement d'une cigale somnambule, au loin,
et le chat lové autour de son propre sommeil
sur le coussin d'un fauteuil tropical
et il se précise que j'aime les couleurs, et même lesquelles.
(Jaune indien, bleu gentiane, vert du lac,
que sais-je encore du ciel ?)

Il s'ensuit un certain retrait du corps.
Soigneusement revêtu d'une noble indifférence,
il se blottit comme un chat en d'austères parages
où pullulent en essaims toutes ces différences
qui, se pensant problèmes, s'ignorent solutions.

Au final : regarder, entendre et vivre.
Négliger les cigales et les contradictions.

Et puis, un certain soir venu, tropical s'il en est,
pousser la porte de ce bar lambrissé
où s'agite encore l'espoir de retrouver,
installée au comptoir, les jambes haut croisées,
la belle étrangère qui sirote un jus de gingembre
en caressant les plumes multicolores
du perroquet posé sur son épaule dorée.

EXTINCTION DES FEUX

Jadis passable et de petite renommée,
je ne sais aujourd'hui que m'éteindre.
Et c'est mieux ainsi,
bien que la condamnation des vanités
soit une vanité pire encore…

Longtemps incapable de refuser les micros
qu'on me proposait d'occuper,
je cours désormais le risque
de parler creux.

Et d'oublier en revanche d'observer :
la danse de l'araignée,
la branche qui caresse la fenêtre,
le pinceau qui lèche la forêt,
le sourire de la petite fille
sur l'aire d'autoroute,
le camaïeu de l'étal du primeur.

Le risque autrement dit
d'étouffer la poésie
de peur de trop jouir d'elle,
et de ce qu'elle m'autorise.

Dans l'attente que l'été indien
vienne embraser le monde jusqu'aux larmes,
il me faut saluer les magnifiques vieillards
qui passent en claudiquant,
à la verticale du bitume,
ou ceux qui disent enfin,
au soir illuminé de leur vie,
tout ce qu'ils doivent aux guitares et aux violons.

Et puis consoler cet architecte amnésique,
sidéré d'avoir lui-même tracé
les plans de la maison de retraite
où ses enfants l'ont exilé.

REVEIL

Oublier les gris souvenirs
qui rampent sur la sciure.
Au déclic du café,
ouvrir les volets qui grincent,
le manteau du mental,
l'emballage des mots.
Mais il en faut plus pour un réveil,
chaque détail importe.

Les détails attendus
s'immiscent sous la porte.
On se bouscule par contumace.
Et c'est la tranquille indétermination
du matin qui vient,
qui scrute les heures dans la vallée
et qui descend à la prochaine.

Bien noter sur son cahier
la leçon du jour nouveau
qui chasse les gris souvenirs
comme on chasse les mouches :
« il faut toujours envisager
de descendre à la prochaine ».

Il est permis, en attendant, de bailler.

L'ECLOSION DES POSSIBLES

J'ai la graine et j'ai le grain.
Tant mieux si ça pousse,
si une grappe advient.
Mais si rien ne germe
et que la pluie se tait,
je reprendrai la route,
je suis sans regret.

Le monde est fissuré
de promesses d'éclats
et j'ai déjà tendu la main
à tant de retardataires !
S'ils refusent l'éclosion des possibles
et doutent de mes lumières,
il leur reste à négocier leur mort,
à raconter la mienne,
à placer des vigies
sur leurs chemins de terre,
puis à graisser les gonds
de la grille du cimetière.

Foin pourtant des paresses sédentaires !
Et vive les forages intermédiaires !
Les explorations intra-planétaires !

Redevenus nomades
par excès de certitudes,
nous ne voulons plus débattre
avec les zombies de passage.
Mais abreuver nos bêtes,
les protéger des lynx
et rejoindre, rassurés,
l'autre côté du paysage.

Je me retourne et suis le seul à savoir,
entre autres choses sur les graines,
celles qui pourront germer
au plus près de mes cendres.

L'AMOUR EST LA SEULE ENIGME

L'amour est la seule énigme.
En ayant si peu reçu,
je n'ai guère à en donner.
J'ai cherché partout,
désigné des sources,
prétendu les sonder.
J'ai publié des traités
pour dire où les trouver.
Pas d'erreur sur l'amour,
je ne me suis pas trompé !
J'en ai même fait couler,
mais jamais sur ma nuque
ou le bout de mes pieds.
J'ai apprêté les chambres
où l'amour se faisait.
Mais je n'étais que le groom,
à peine le valet.
Et le valet de trèfle, affligé,
observait rois et reines
affairés à s'entretuer.

Je vois maintenant
l'édifice s'écrouler.
J'ai rendu mille services,
épongé mille quolibets.
Que la haine coule dans la rue,
je n'en suis pas étonné.
N'ayant jamais touché une arme,
je suis prêt à saigner.
Liberté, égalité,
ça je peux le signer.
Mais de la fraternité
il faut me retrancher.
J'irai jusqu'à la mort
chanter la belle vie
en célébrant l'amour.
Mais du bas de l'estrade
j'irai seul jusqu'au but.
Et, le long des vitrines prétentieuses
où tout s'achète mais rien ne plait,
je songerai sans cesse
à cet amour ni reçu ni donné.

D'UNE GENERATION L'AUTRE

Mon grand-père, à l'été 1914,
dessina une dernière fleur
plutôt que de la mettre au fusil.
Puis il refusa de trinquer
dans le wagon, destination charnier,
et par la fenêtre, en soupirant,
il préféra contempler les moissons abandonnées.
Bulle de silence dans le vacarme ambiant,
le temps virevolte, s'accélère et ralentit.

*

Plus d'un siècle plus tard,
je rassemble au coin du fourneau,
les ébauches d'aphorismes,
les poèmes de minuit,
les fragments de mélodie.
Je n'entends pas de balles siffler.
Je laisse mijoter jusqu'à l'aube
tout au fond de la tranchée.
Je prépare du thé, telle est ma gnole.
Je ne sais pas dessiner les fleurs.
J'espère que surgisse à leur place
en frottant ma mémoire encore tiède,
les promesses d'une chanson totale.

(Je suis ma propre lampe d'Aladin
et, pour cela, je ne suis rien.)

SOTS METIERS

La vie, citadelle ou solitude,
ouvre à de curieux métiers :
chroniqueur des lâchetés usuelles,
éleveur de faucons suicidaires,
ramasseur de menues monnaies au fond des puits,
compteur des mots prononcés au-dessus des clameurs habituelles.

Mais au seuil de la nuit
et de l'empire du sommeil,
les vieilles pierres sentinelles
et le solitaire assumé
ne pourront jamais éviter,
ni par prouesse ni par métier,
que leurs rêves ne soient peuplés
de toutes ces harangues qui, sous le soleil,
ne furent jamais prononcées.

Par conséquent :
ne rien prescrire,
ne rien proscrire,
ne rien conduire,
examiner le nouveau rivage,
accoster sans crainte
et repartir.
Si l'ordre résiste
(et il résiste toujours),
le remercier et continuer.
Il n'y a que de sots métiers.

RENONCEMENTS

J'ai très tôt renoncé (et le renoncement est l'antonyme du défi) :

- à me taire à la demande d'un tiers (1er mai lacrymogène) ;
- à serrer les mains qui se dissolvent dans la mienne ;
- à relayer l'action placebo des bavards au verbe d'or ;
- à cultiver un refus dans la durée, jusqu'à ce qu'il prenne racine dans ses motifs ;
- à faire mes emplettes végétariennes dans les entrailles de la foule ;
- à me soucier de la façon dont on me juge.

Mais je n'ai jamais renoncé :

- à caresser le corps d'une femme désirante ;
- à la pénétrer si elle le veut.

15 AVRIL 2019

Une autre dame est en chaleur.
De quel désir est-elle la flamme ?
Qui allume son bûcher
et pour combien de deniers ?
Les alibis, du fond de l'amnésie,
remontent le couloir vers la sacristie.
Mais qui sont les incendiaires
sous les draps moites des alcôves ?
Veut-on vraiment savoir ce qui flambe,
pourquoi et par la main de qui ?

Si je suis convoqué puis questionné,
je décrirai cette journée bancale,
foisonnante et pathétique,
comme un passage noir sous la peau blanche.
Ou bien l'inverse.
Je tairai en tout cas ce ministre bafouillant,
sa main molle que la mienne évite.
Je tairai aussi ce *business* communautaire,
ces chinois exploitant des arabes électroniques.
Je dirai : « une autre dame est en chaleur,
et peut-être même une troisième,
et de mon désir elles sont la flamme ».

Ce que l'homme abandonne
et qui s'endort sous ses yeux,
c'est ce que la terre lui donne
et qui échappe au feu.

POUSSIERES DE CARNETS …

Mon ombre :
(tout) l'effet que je fais au soleil.
Mon reflet :
un souvenir du temps présent.
L'écho de ma voix :
ce qu'il reste de mes silences.

* * *

Plus on m'attaque
et plus je résiste.
Pas besoin de tapis rouge
pour me souvenir
de la trace du temps.

* * *

En guise de vœux de Nouvel an :
passer du purgatoire points de suspension… ,
à l'« enfer entre guillemets »,
et foin de ce maudit paradis, l'an prochain,
où tout – enfer et purgatoire – paraît si simple !

* * *

« La Mouette »,
drame nécessaire
et impasse prévisible
de l'écriture :
retourner l'arme de la plume
– la plume de la Mouette –
contre la tempe du temps.

* * *

Shiva regarde passer les trains.
Nietzsche mâchouille des carottes.
Et l'ombre de Platon chante un refrain
qui résonne au fond des grottes.

* * *

Désir de mort : par KO
Mort du désir : OK

* * *

Au-delà du W.
Une vaste ville sans vernis invite Virgile à venir y visiter Villon, Verlaine et le Velvet, à valoriser leurs visions voilées et leur vitalité de va-nu-pieds. Mais elle ne vend à la va-vite que la vacuité de vies sans victoires, vidées de leurs volontés de vengeance par la violence faite aux victimes des trois branches du W, vaine vérité du *tripalium* de ces écrivains ivres de vin et qui vacillent, vaincus par la vigueur du vent qui vandalise la vallée (etc.).

* * *

L'affaire du colporteur
c'est « *Love for sale* »
quand tout finit bien.

* * *

« Attention, le départ va partir »
(Haut-parleur de la gare de La Part-Dieu, Lyon, le 28 mai 2018)

* * *

« J'ai éteint la fenêtre »
(Chambre d'hôtel, Alghero, Sardaigne, le 2 juin 2018)

* * *

Le pianiste est mort d'un concert malin. On l'a retrouvé do au sol, sous son tabouret. La mi si fatigué n'a pas trop pleuré. A la presse il a confié que le pianiste avait décliné dans un dernier souffle une gamme de métastases dorées (mi fa sol la si) déposées sur son piano.

* * *

Douleur de l'absence.
Absence de douleur.
Le chemin de ton cœur
est un labyrinthe.

* * *

L'écrit vint à l'écrivant : vain écrit décrivant l'écrin de l'écrivain, le vin qu'il craint et les cris du vent.

* * *

Ronsard *revisited*.
Et chose, elle a vécu ce que vivent les choses :
l'espace d'un machin.
Et chauve, il a vécu ce que vivent les chauves :
l'espace d'un shampoing.
Et pauvre, il a vécu ce que vivent les pauvres :
l'espace d'un larcin.
Et fauve, il a vécu ce que vivent les fauves :
l'espace d'un larcin.
Et cause, elle a vécu ce que vivent les causes :
l'espace d'un déclin.
Et pause, elle a vécu ce que vivent les pauses :
l'espace d'un destin.
Etc.

1991 - 2020

FRÉDÉRIC JÉSU

POÈMES

Poèmenvrac (II) - 1991-2020

Licence (CC BY -NC-ND)

Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : https://www.frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0321-4